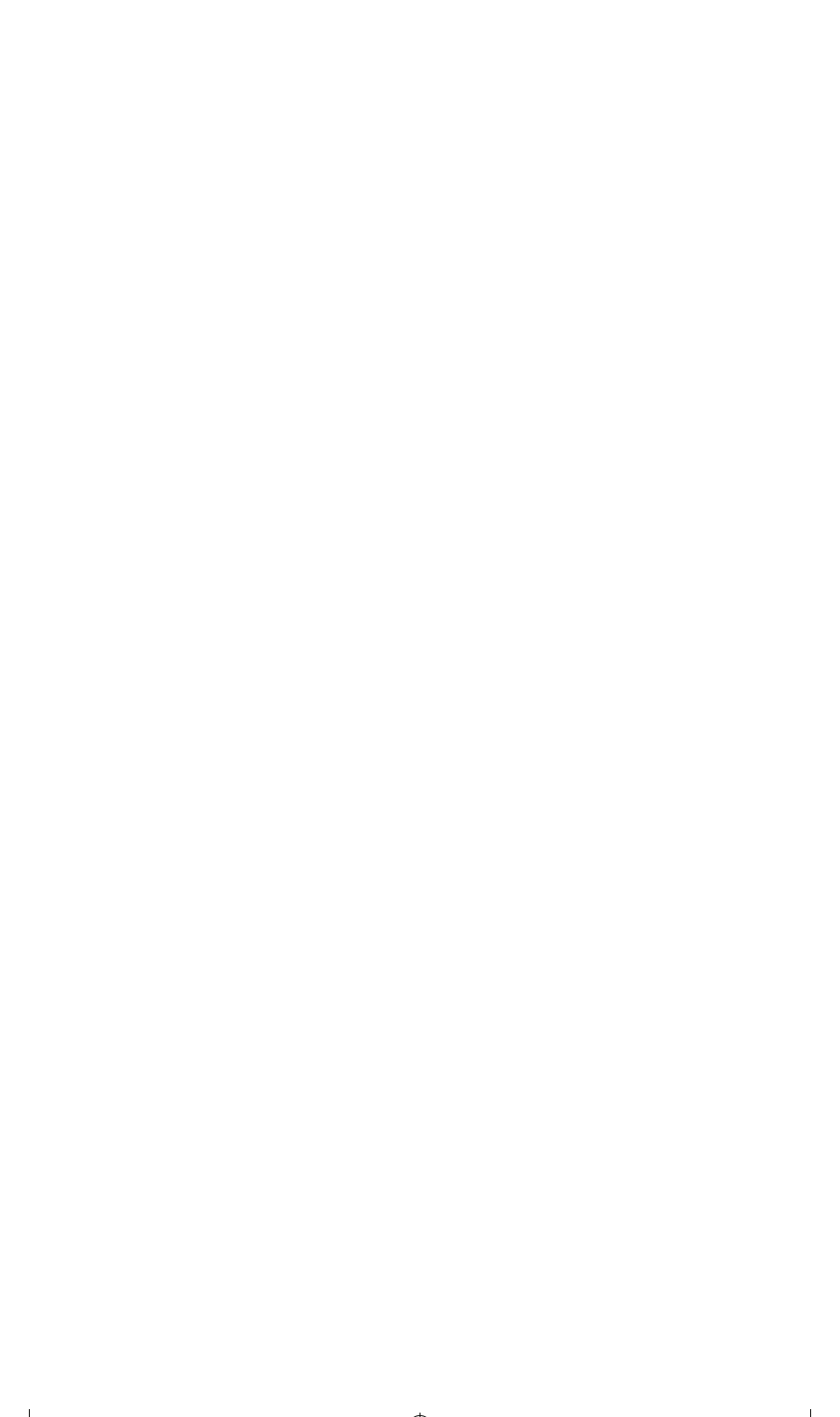


**UNE MAIN ENCOMBRANTE**



Henning Mankell

**UNE MAIN  
ENCOMBRANTE**

roman

TRADUIT DU SUÉDOIS  
PAR ANNA GIBSON

ÉDITIONS DU SEUIL  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original: *Handen*

© original: Henning Mankell, 2004/2013

Éditeur original: Leopard Förlag, Stockholm

ISBN: 978-91-7343-465-2

Cette traduction est publiée en accord avec Leopard Förlag,  
Stockholm, et l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

ISBN 978-2-02-114013-2

© Octobre 2014, Éditions du Seuil pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## Avant-propos

Une première version de ce récit a vu le jour il y a un certain nombre d'années. Plus tard, la BBC, qui se l'était procurée, a décidé de s'en inspirer pour le scénario d'un épisode de sa série « Wallander », avec Kenneth Branagh dans le rôle du commissaire. Après avoir vu le film, j'ai relu la nouvelle : elle recelait assez de vie en elle pour mériter une nouvelle édition enrichie. C'est ainsi qu'une seconde version a été publiée récemment.

Chronologiquement, ce récit se situe juste avant *L'Homme inquiet*, titre qui clôt la série.

Il n'y aura pas d'autre enquête avec Kurt Wallander.

*Henning Mankell*  
*Göteborg, octobre 2012*



# 1

Ce samedi 26 octobre 2002 au soir, Kurt Wal-lander était au bout du rouleau. La semaine avait été éprouvante au commissariat d'Ystad en raison d'une épidémie de grippe. Lui, d'habitude premier contaminé, avait été mystérieusement épargné cette fois-ci. Mais il avait dû traiter une affaire de viol à Svarte et plusieurs agressions à Ystad et travailler en boucle sans compter ses heures sup.

Il avait la tête bien trop lourde pour être encore efficace. D'un autre côté, aucune envie de rentrer chez lui. Le vent soufflait fort, dehors. Il était tard. De temps à autre, il entendait quelqu'un passer dans le couloir. Il espérait que personne ne frapperait à sa porte. Il voulait être tranquille. Avoir la paix.

La paix de qui, de quoi? La question restait ouverte. Je voudrais me mettre en congé de moi-même, pensa-t-il. De cette pesanteur que je traîne, et qui me mine. Je n'en peux plus.

Les feuilles mortes tourbillonnaient dans l'obscurité, de l'autre côté de sa fenêtre. Certaines se collaient

un instant à la vitre. Il devrait peut-être prendre son reliquat de jours de congé et essayer de dégoter un séjour tout compris pas trop cher quelque part. À Majorque par exemple. Mais il avait à peine la force de s'imaginer là-bas. Le soleil pouvait briller tant qu'il voulait sur une île espagnole, ce n'était pas cela qui lui apporterait la paix dont il avait besoin.

Son regard tomba sur son agenda de bureau. Octobre 2002. Plus de trente ans qu'il était dans la police. L'époque où il patrouillait dans les rues paraissait vraiment lointaine. Entre-temps, il était devenu un enquêteur expérimenté, respecté, avec plusieurs grosses affaires à son actif. Même s'il n'était pas satisfait de sa vie, il pouvait au moins se dire qu'il avait fait son boulot, qu'il avait peut-être contribué à ce que les gens d'Ystad et des environs se sentent un peu plus en sécurité.

Dehors une voiture accéléra dans un crissement de pneus. Un jeune homme au volant, pensa Wallander. Il sait qu'on est là, il le fait exprès pour nous énerver. Mais moi, ça ne me fait plus rien.

Il sortit dans le couloir. Personne. Un rire résonna dans un bureau quelque part. Il alla se chercher une tasse de thé et revint s'asseoir à sa table. Le thé avait un goût bizarre. En regardant le sachet, il vit qu'il avait attrapé par erreur un truc au jasmin. Beurk. Il jeta le sachet dans la corbeille et versa le contenu de sa tasse dans un pot de fleurs offert par sa fille Linda.



Tout avait changé, au cours de ces années où il avait été policier. Au début, du temps où il était encore de patrouille, il existait une grande différence entre ce qui pouvait se passer dans une ville telle que Malmö et une petite bourgade comme Ystad. Cette différence avait disparu. En particulier pour toute la criminalité liée à la drogue ; à l'époque où lui-même avait débarqué à Ystad, les toxicomanes prenaient le ferry jusqu'à Copenhague pour se procurer ce qu'il leur fallait. Aujourd'hui, ils trouvaient tout sur place.

Wallander évoquait souvent avec ses collègues le fait que leur métier était devenu tellement plus difficile ces dernières années. Mais à présent, dans son bureau, pendant que les feuilles mortes tourbillonnaient au-dehors, il se demanda soudain si c'était vrai. N'était-ce pas plutôt une excuse ? Pour ne pas avoir à apprendre, évoluer, intégrer les transformations ? Celles qui avaient bouleversé la société et, en conséquence, l'activité criminelle...

Personne ne m'a jamais accusé d'être feignant, pensa-t-il. Mais peut-être est-ce bien ce que je suis.

Il se leva, attrapa sa veste jetée sur le fauteuil des visiteurs, éteignit la lumière et sortit, laissant ses réflexions dans le bureau.

Il monta dans sa voiture et rentra chez lui. La ville était déserte. La pluie faisait briller l'asphalte. Il avait la tête complètement vide.

Le lendemain, il était de congé. Dans son demi-sommeil, il perçut vaguement que le téléphone sonnait dans la cuisine. Sa fille Linda, qui avait pris ses fonctions au commissariat d'Ystad un an plus tôt, après avoir achevé ses études à l'école de police de Stockholm, habitait toujours chez lui. Elle aurait dû déménager depuis un moment déjà, mais les choses traînaient en longueur et elle n'avait toujours pas pu signer le bail de son nouvel appartement. Lorsqu'elle décrocha il pensa qu'il n'avait pas de souci à se faire. Martinsson avait repris son travail la veille et s'était engagé à ne pas le déranger pendant sa journée de congé.

Il n'attendait de coup de fil de personne – surtout pas un dimanche matin de bonne heure. Linda, elle, passait chaque jour de longs moments à parler sur son portable. Ça lui avait donné matière à réflexion car il avait une relation compliquée avec le téléphone. Il sursautait chaque fois qu'il entendait une sonnerie, à la différence de Linda, qui paraissait gérer des pans entiers de sa vie par téléphone interposé. Il soupçonnait que c'était là le signe d'une vérité très simple : ils appartenaient à des générations différentes.

La porte de sa chambre s'ouvrit. Il tressaillit, prêt à bondir.

- On ne t'a pas appris à frapper ?
- Ce n'est que moi.
- Qu'est-ce que tu dirais si j'ouvrais ta porte comme ça sans prévenir ?

– Je ferme ma porte à clé. Bon, quelqu'un veut te parler.

– Personne ne m'appelle jamais.

– Là, si.

– Qui c'est ?

– Martinsson.

Wallander se redressa sur son lit. Linda eut un air désapprobateur en voyant le ventre nu de son père. Mais elle ne dit rien. C'était dimanche. Ils avaient conclu un pacte : tant qu'elle habitait chez lui, les dimanches étaient déclarés zone franche. Aucun des deux n'avait le droit de critiquer l'autre. Les dimanches étaient officiellement dédiés à la courtoisie.

– Qu'est-ce qu'il veut ?

– Il ne me l'a pas dit.

– Je suis de congé.

– Je ne sais pas ce qu'il veut.

– Tu ne peux pas lui dire que je suis sorti ?

– Je rêve !

Elle retourna dans sa chambre. Wallander se traîna jusqu'à la cuisine et attrapa le combiné. Par la fenêtre il vit qu'il pleuvait. Mais on devinait des bouts de ciel bleu entre les nuages.

– Je croyais être de repos aujourd'hui.

– Mais oui, fit la voix de son collègue.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien.

Il faillit se mettre en colère. L'appeler sans raison, ça ne ressemblait pas à Martinsson.

- Pourquoi tu me déranges, alors? Je dormais.
- Pourquoi tu t'énerves?
- Parce que je suis énervé.
- J'ai peut-être une maison pour toi. Si ça t'intéresse toujours.

Wallander pensait depuis des années à quitter son appartement de Mariagatan, situé dans le centre-ville d'Ystad. Il avait envie de vivre à la campagne, il voulait s'acheter un chien. Après la mort de son père, quelques années auparavant, et après que Linda avait commencé à mener sa propre vie, il avait éprouvé un besoin croissant de changer d'air et d'existence, lui aussi. Plusieurs fois il était allé visiter des maisons par l'intermédiaire de différentes agences. Mais il n'avait jamais trouvé ce qu'il cherchait. Les rares fois où il avait senti que ça pourrait éventuellement lui convenir, le prix était inabordable. Son salaire et ses économies n'y suffiraient pas. Être policier ne permettait pas de se constituer une réserve d'argent digne de ce nom.

– Tu es toujours là?

– Oui. Raconte.

– Là tout de suite, je ne peux pas. Il y a eu un cambriolage au Åhléns<sup>1</sup> cette nuit. Mais si tu passes au commissariat, je t'en dirai un peu plus. J'ai même un trousseau de clés.

Martinsson raccrocha. Linda entra dans la cuisine et se servit un café. Elle leva la tête, l'interrogea du

1. Chaîne de grands magasins. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

regard. Elle versa une deuxième tasse. Ils s'attablèrent.

– Il faut que tu ailles bosser ?

– Non.

– Qu'est-ce qu'il te voulait alors ?

– Me montrer une maison.

– Martinsson vit dans un lotissement. Je croyais que tu voulais habiter à la campagne.

– Tu n'écoutes pas ce que je te dis. Il veut me montrer *une* maison. Pas *sa* maison.

– Quelle maison ?

– Je ne sais pas. Tu veux venir ?

– Non, j'ai d'autres projets.

Il ne l'interrogea pas sur la nature de ces projets. Il savait qu'elle était comme lui sur ce point. Elle n'expliquait que le strict nécessaire. Une question non formulée n'exigeait pas de réponse.

## 2

Wallander partit pour le commissariat peu après midi. Arrivé en bas de chez lui, il faillit prendre sa voiture. La mauvaise conscience le rattrapa aussitôt. Il ne faisait pas assez de sport. En plus, Linda l'observait sûrement de la fenêtre. S'il choisissait la voiture, il en entendrait parler longtemps.

Il se mit en marche.

On est comme un vieux couple, pensa-t-il. Ou comme un vieux policier avec une femme beaucoup trop jeune pour lui. Dans le temps, j'étais marié avec sa mère. Maintenant on croirait qu'elle l'a remplacée. Drôle de ménage. En tout bien tout honneur, mais à quel prix. On s'exaspère l'un l'autre, et le temps n'arrange rien.

Le hall d'accueil du commissariat était désert. Il trouva Martinsson dans son bureau, au téléphone; d'après ce qu'il crut comprendre, il s'agissait d'une histoire de tracteur disparu. Pour patienter, il se mit à feuilleter un nouveau mémo de la direction qui traînait sur la table. Il concernait l'usage d'aérosols au

poivre. On avait fait un test dans le sud de la Suède. Bilan positif : l'arme s'était révélée efficace pour calmer les individus violents.

Wallander se sentit soudain vieux. Il était mauvais tireur, et avait toujours redouté de se retrouver dans une situation où il serait obligé de faire usage de son arme. C'était déjà arrivé. Bien des années plus tôt, il avait même tué un homme. Légitime défense. Mais l'idée d'agrandir son arsenal pour y inclure des petites bombes au poivre ne l'attirait guère.

Je deviens trop vieux y compris à mes propres yeux, pensa-t-il. Trop vieux pour moi, et trop vieux pour mon métier.

Martinsson raccrocha bruyamment et jaillit de son fauteuil. Wallander crut voir un instant le jeune homme qui avait fait ses débuts au commissariat d'Ystad quinze ans plus tôt. À l'époque déjà, Martinsson se demandait s'il avait un avenir dans la police. Il avait failli démissionner plusieurs fois. En définitive, il était resté. Il n'était plus très jeune. Mais contrairement à Wallander, il n'avait pas pris de poids. Au contraire, il avait plutôt maigri. Le plus grand changement, c'était la disparition de sa tignasse brune. Martinsson, avec les années, était devenu chauve.

Il lui tendit un trousseau. La plupart des clés étaient d'un modèle ancien.

– C'est un cousin de ma femme, expliqua Martinsson. Il est vieux. Jusqu'à présent, il avait toujours refusé de vendre, mais là, il est dans une résidence

pour personnes âgées et il est probable qu'il n'en sortira pas vivant. On avait signé un papier il y a longtemps, où il me demandait de m'en occuper le temps venu, de procéder à la vente. J'ai pensé à toi.

Martinsson indiqua d'un geste le fauteuil des visiteurs, branlant et usé jusqu'à la corde. Wallander s'assit.

– J'ai pensé à toi pour plusieurs raisons. Je sais que tu veux aller vivre à la campagne. Mais là, en plus, il y a l'avantage de l'emplacement.

Wallander attendit la suite. Martinsson avait toujours eu la mauvaise habitude de tirer les conversations en longueur et de compliquer ce qui était simple.

– La maison est située près de Löderup. Vretsvägen, si tu vois où c'est.

Wallander voyait parfaitement.

– Laquelle est-ce ?

– Le vendeur s'appelle Karl Eriksson.

Wallander réfléchit.

– Ce n'était pas lui qui avait une forge dans le temps, à côté de la station-service ?

– Mais oui, c'est bien lui.

Wallander prit le trousseau.

– Je suis passé d'innombrables fois devant cette maison. Peut-être est-elle trop proche de celle où vivait mon père ? Je ne sais pas...

– Va la voir.

– Combien en veut-il ?



– Il m'a laissé en décider. Mais comme l'argent revient à ma femme, je suis obligé de suivre les prix du marché.

Wallander se leva. Sur le seuil, il se retourna, hésitant.

– Peut-être peux-tu me donner au moins un ordre d'idée? Ce n'est pas la peine que j'aille la voir si je ne peux même pas envisager de l'acheter.

– Va la voir, dit Martinsson. Si tu la veux, tu en auras les moyens.

### 3

Wallander retourna à Mariagatan pour prendre sa voiture. Il se sentait à la fois exalté et partagé. À peine eut-il mis le contact que la pluie commença à tomber à torrents. Il quitta la ville en direction de l'est en pensant que la dernière fois qu'il avait pris cette route pour rendre visite à son père remontait déjà à plusieurs années.

Combien ? Il mit un moment à se rappeler la date de la mort de son père. C'était loin. Beaucoup de temps s'était écoulé depuis leur dernier voyage ensemble. Leur voyage à Rome.

Il repensa à la façon dont il l'avait suivi cette nuit-là. Le vieux avait quitté l'hôtel en cachette pour partir en balade tout seul dans la ville. Wallander se sentait encore honteux à la pensée qu'il l'avait espionné afin de découvrir où il pouvait bien se rendre de la sorte. Son âge et la confusion mentale qui s'emparait de lui à l'occasion n'étaient pas une excuse suffisante. Pourquoi n'avait-il pas laissé son père faire sa petite promenade, tranquille, parmi ses

souvenirs ? Pourquoi l'avait-il suivi ? Il ne pouvait pas juste invoquer l'inquiétude, la peur qu'il lui arrive un pépin. Ce n'était pas si simple.

En vérité, il ne se faisait pas vraiment de souci pour son père. Il se rappelait très bien ce qui l'avait motivé cette nuit-là : il était tout bonnement curieux.

Le temps rétrécissait ; telle était son impression à présent. Ç'aurait pu être hier – l'époque où il faisait régulièrement ce trajet en voiture pour rendre visite à son père, jouer aux cartes avec lui, boire un coup de gnôle et entamer une dispute sur un sujet sans importance.

Il me manque, pensa Wallander. Le seul père que j'aurai jamais... Il était assez terrible, en fait. Il pouvait me rendre dingue d'exaspération. Mais il me manque, rien à faire.

Wallander s'engagea sur la petite route familière. Soudain il aperçut le toit de la maison paternelle. Mais il dépassa le chemin qui y conduisait.

Deux cents mètres plus loin, il s'arrêta et descendit de voiture.

La maison de Karl Eriksson se dressait au milieu d'un jardin à l'abandon. Une ferme scanienne typique, qui avait dû être à l'origine en forme de U. À présent une aile avait disparu, peut-être dans un incendie, ou démolie volontairement. Le bâtiment et son jardin se trouvaient un peu à l'écart, comme déversés au bord du champ voisin. Le bruit d'un tracteur lui parvenait

de loin. La terre retournée attendait sa couverture d'hiver.

Le portail grinça sur ses gonds. Le sable de l'allée n'avait pas été ratissé depuis longtemps. Des corneilles s'égosillaient dans un grand marronnier qui se dressait juste devant la maison. Peut-être un ancien arbre tutélaire. Il ne bougea plus et prêta l'oreille. Avant de pouvoir ne serait-ce qu'envisager de vivre dans une maison, il devait aimer les sons qui l'entouraient. Si le bruit du vent ne lui convenait pas, ou la qualité du silence, il pouvait tout aussi bien tourner les talons immédiatement. Mais ce qu'il entendit lui inspira une sensation de calme. C'était l'automne, immobile. L'automne scanien en attente de l'hiver.

Il contourna la maison. À l'arrière, il découvrit des pommiers, des groseilliers et des cassis, des fauteuils et une table en pierre, le tout en mauvais état. Alors qu'il marchait dans les feuilles mortes, son pied heurta quelque chose, peut-être les débris d'un râteau. Il revint devant la maison. Il devina quelle était la bonne clé, l'introduisit dans la serrure et fit tourner le pêne.

À l'intérieur régnait une odeur de moisi, de renfermé. Une odeur de vieil homme, persistante, amère. Il fit le tour des pièces. Les meubles étaient anciens. Aux murs, des proverbes brodés. Un antique téléviseur trônait dans ce qui avait dû être la chambre à coucher du vieux. Wallander alla dans la cuisine. Il y avait un réfrigérateur, éteint, porte ouverte.



